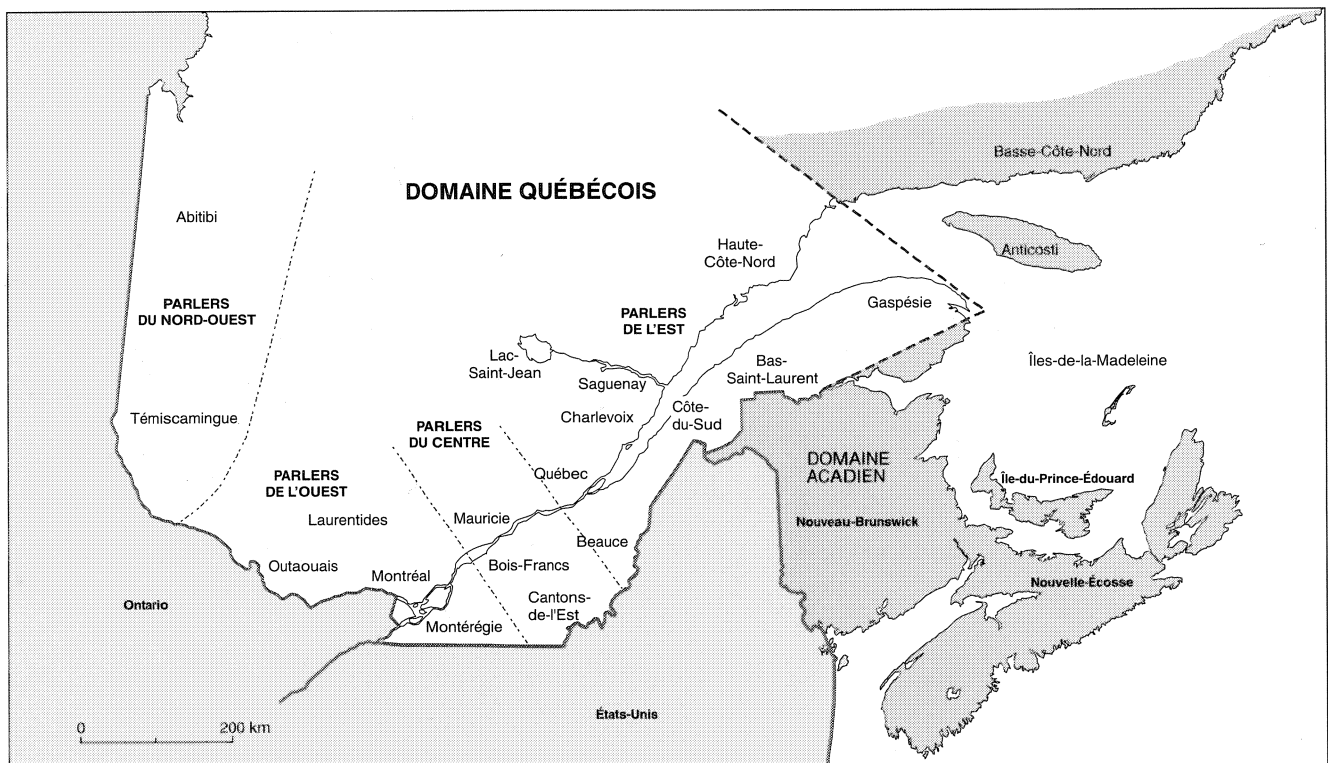


DIALANGUE

BULLETIN DE LINGUISTIQUE
volume 10, avril 1999

Unité d'enseignement
en linguistique et en langues modernes
Université du Québec à Chicoutimi

ÉTUDES DE GÉOLINGUISTIQUE QUÉBÉCOISE



© Thomas Lavoie et Michelle Côté, Université du Québec à Chicoutimi

- ARTICLES • COMPTE RENDU • ACTUALITÉS LINGUISTIQUES
- MÉMOIRES ET TRAVAUX DE PREMIER ET DEUXIÈME CYCLES

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS.
MONOGRAPHIES LEXICOGRAPHIQUES DE QUÉBÉCISMES

par l'Équipe du TLFQ, sous la direction de Claude POIRIER
Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1998, 640 p.

Leif French
Université du Québec à Chicoutimi

«Réunion de choses précieuses amassées pour être conservées». Voilà la définition que donne le *Petit Robert* (1991) au mot *trésor*. La publication récente du *Dictionnaire historique du français québécois* (DHFQ) marque, en effet, l'arrivée d'un véritable trésor lexicographique portant sur le français québécois. Préparé par l'équipe du *Trésor de la langue française* au Québec à l'Université Laval, sous la direction de Claude Poirier, le DHFQ représente pour les spécialistes de la langue québécoise une source à la fois linguistique, historique et culturelle qui fournit enfin une description scientifique de la réalité linguistique du Québec à partir de la variété de français propre au peuple québécois – le français québécois.

En feuilletant les entrées du DHFQ, le lecteur se rendra vite compte que la nomenclature de ce dictionnaire est basée sur une documentation impressionnante, ce qui, sans doute, contribue à son originalité nord-américaine et à sa qualité lexicographique remarquable. La documentation du DHFQ se compose de deux types de corpus généraux, soit linguistiques ou métalinguistiques. Le corpus linguistique est constitué de milliers de documents provenant de diverses sources (journaux et périodiques, textes littéraires, manuscrits de radiromans et téléromans, ouvrages techniques, enquêtes linguistiques, etc.) qui couvrent la période du XVII^e siècle jusqu'à nos jours. De plus, le dépouillement de plusieurs enquêtes linguistiques a permis d'ajouter à ce corpus un fichier lexical comptant plus de 1 300 000 fiches manuscrites. Pour sa part, le corpus métalinguistique s'avère aussi impressionnant. Il consiste essentiellement en un *Index lexicologique québécois* contenant des mots et des expressions dont on a déjà fait mention dans des études entre le milieu de XVIII^e siècle et le début des années 1980. Cet index représente le dépouillement intensif de quelque 1 500 sources et donne lieu à une base de données contenant autour de 5 900 pages imprimées.

L'ampleur des données linguistiques provenant de la vaste documentation du DHFQ a permis d'effectuer des études lexicales de plus en plus concluantes sur le lexique du français québécois. Ces études ont démontré la présence d'un lexique dont les formes et acceptions restaient attachées au fonds français, mais étaient aussi touchées par les influences de l'anglais et, à un moindre degré, de l'amérindien. Les résultats de l'analyse lexicale ont également signalé, chez le locuteur québécois, la tendance à chercher continuellement à puiser dans les formes de français déjà existantes afin d'y rattacher de nouveaux sens. C'était, en grande partie, dû à la qualité des données provenant de cette immense documentation que l'équipe du *Trésor de la langue française au Québec* (TLFQ) s'est aperçue, au fil des années, à quel point la variété québécoise se distinguait du français de référence. Cette constatation a donc mené l'équipe du TLFQ à aborder la description du français québécois à partir d'une approche lexicologique favorisant une perspective différentielle de la langue.

La perspective différentielle est manifestement présente à travers les entrées du DHFQ et elle permet que les québécismes retenus à l'étude puissent être décrits selon leur évolution et leur usage actuel au Québec.

Ces québécismes constituent une nomenclature différentielle comprenant tout près de 660 mots-vedettes sous forme de monographie, ce qui fournit un éclairage sur plus de 3 000 unités lexicales réparties selon divers champs lexicaux (l'alimentation, la cuisine, la monnaie, la faune, les noms de communautés autochtones, la langue du milieu familial, etc.).

Par ailleurs, l'approche différentielle traite aussi de l'aspect diachronique des québécismes et elle permet au lecteur de s'informer quant à l'origine, à l'étymologie et à l'histoire des mots. Par la suite, ceci amène le lecteur à être davantage conscient des influences de l'anglais (*acétate* «pellicule transparente servant de support d'un document», *buck* «mâle adulte chez les cervidés», *sous-marin* «sandwich fait d'un pain de forme allongée»); on y trouve même des mots amérindiens (*cacaoui* «canard des régions arctiques», *ouananiche* «saumon d'eau douce») ainsi que des apports du vieux français et des différents dialectes de la France qui caractérisent surtout la variété du français au Québec (*bozo* «individu simple d'esprit», *pousse-pousse* «poussette d'enfant», *placoter* «bavarder»). De la même façon, le lecteur retrouvera dans le DHFQ des québécismes formés à partir du processus de l'innovation (*c'est de valeur* «c'est dommage», *séraphin* «personne avare, trop économe», *traîne-sauvage* «traîneau sans patins»), un phénomène linguistique bien répandu sur le territoire québécois qui découle de la nécessité de définir les réalités nouvelles aux niveaux social, géographique et culturel.

La présentation du lexique a été préparée par une équipe de rédaction qui aborde de façon rigoureuse et compétente la lexicographie. Les entrées lexicales sont soigneusement faites et satisfont aux règles conventionnelles d'un dictionnaire historique (définition, prononciation, catégorie grammaticale, exemples d'emploi, rubrique historique, etc.). Par contre, certaines contributions intéressantes mettent en évidence les entrées et méritent, en particulier, d'être soulignées. Chaque mot est appuyé par plusieurs citations illustrant le contexte d'emploi et, sauf quelques exceptions, par la première attestation de l'emploi signalée dans les sources à la fois orale et écrite du corpus général. Pour chaque mot étudié, on retrouve aussi une rubrique historique qui tente de retracer l'histoire et l'étymologie du mot en français de référence de même que de situer l'évolution sémantique et l'emploi actuel du mot au Québec. Enfin, lorsque le vocable s'y prête, on précise son aire d'extension géographique au Québec. À cet égard, on tient compte non seulement de la présence de régionalismes, mais aussi de la variation géolinguistique de ces derniers à l'intérieur du domaine québécois. À ce propos, quatre cartes géolinguistiques se trouvent dans l'introduction du dictionnaire et aident davantage à préciser les données sur la variation lexicale.

La riche nomenclature du DHFQ se divise effectivement en nombreux champs lexicaux; cependant, certains aspects méthodologiques restent quelque peu inexplicables. Dans l'introduction, on mentionne que «certains secteurs du lexique ont été explorés plus en profondeur» (p. xvi), alors que l'on ne précise pas les critères de sélection justifiant une étude détaillée de ces secteurs en particulier; pourquoi, par exemple, a-t-on opté pour retenir le lexique relatif à la faune, à la cuisine et aux termes historiques, mais non celui touchant l'agriculture, les vêtements et les termes juridiques? Il en va de même pour les québécismes ayant fait l'objet d'une étude à l'intérieur des champs conceptuels. Comment a-t-on procédé à la sélection des mots retenus? Par exemple, est-ce qu'un mot a été privilégié parce qu'il portait un certain intérêt historique, sémantique ou lexical, si oui, lequel? Ou bien, est-ce qu'un mot a été retenu en fonction de la fréquence des attestations relevées dans le corpus général? Ainsi, il n'est pas toujours évident de savoir pourquoi l'étude d'un mot tel que *canard malard* (*Anas platyrhynchos*) a été préférée à celle d'autres mots du même champ conceptuel comme *canard noir* (*Anas rubripes*), *outarde* (*Branta canadensis*) et *oie blanche* (*Chen caerulescens*); pourtant, ces mots désignent des espèces d'oiseaux dont la population sur le territoire québécois est supérieure à celle du *canard malard* et dont les emplois sont fort probablement plus fréquents chez les locuteurs québécois. De la même façon, on se demande pour quelles raisons le mot *beigne* «pâtisserie en forme d'anneau, faite d'une pâte sucrée», connu majoritairement à Charlevoix et au Saguenay–Lac-Saint-Jean, a été retenu à la place de mots comme *chouenner* «badiner, blaguer» et *joyal* «joyeux, gai, amusant», qui sont, eux aussi, d'usage courant parmi les locuteurs de ces mêmes régions.

Cependant, bien que le DHFQ soulève parfois quelques petites interrogations au niveau de la méthodologie, ceci ne vient aucunement nuire à la très grande qualité de sa description différentielle du français québécois. Au contraire, le DHFQ constitue une contribution impressionnante à l'avancement des connaissances dans le domaine de la lexicologie au Québec ; il servira désormais d'outil indispensable pour toute personne s'intéressant au français québécois. Enfin, il y a lieu de féliciter toutes celles et ceux dont le travail assidu a permis, au fil des années, d'amasser et de conserver d'innombrables données précieuses et d'en créer un véritable trésor du français québécois, celui de la première édition du *Dictionnaire historique du français québécois*.